

Les matérialités sociales et leurs observations

Les leçons de méthode de M. Halbwachs

Cases in Social Materiality and its Observation. The Methodological Teaching of M. Halbwachs

Frédéric GRAO and Nicole RAMOGNINO

Volume 29, Number 2, Fall 1997

La mémoire sociale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001309ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001309ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

GRAO, F. & RAMOGNINO, N. (1997). Les matérialités sociales et leurs observations : les leçons de méthode de M. Halbwachs. *Sociologie et sociétés*, 29(2), 103–119. <https://doi.org/10.7202/001309ar>

Article abstract

Maurice Halbwachs' reception maybe explicit in various publications or in research in progress, and implicit in published research. Our reception of his work is first of all methodical, even though, as we believe, these considerations may move, broaden or distort (according to the reader's perspective) the framework of social theory. The work of Maurice Halbwachs caught our attention by its methodical input in apprehending social facts, which we have called instances of "social materiality": space, time, and information on social facts whose observable materiality is essentially language. These instances of "materiality" come under social morphology, insofar as we give to this concept its original meaning of defining the form of social phenomena, which makes possible and conditions the distributing of visible discontinuities over the continuum of movement in social life, an operation that sociologists carry out either explicitly or implicitly in order to make social description possible. This input is not specific to sociology and requires sociological construction. M. Halbwachs opens the way by classifying the input according to the perspective of the social group: in particular when he analyzes individual memory, the extent to which recourse to social groups seems relevant to him can be seen, and when he analyzes statistics, the relational approach he takes to them. We have set out to show the richness of this methodical approach, in particular in urban sociology, using spatial-temporal input. To do this, we have used the work of G. Granai on the development of the city of Aix-en-Provence. For the third type of input that we present, materiality of language, we have selected research that we are carrying out in the area of the sociology of literary reception, centering on the discussion of the notion of "virtual reader", developed and declined in different ways since its formulation by Gérard Genette, and on the research project in progress on the reception of science-fiction literature.

Les matérialités sociales et leurs observations.

Les leçons de méthode de M. Halbwachs



FRÉDÉRIC GRAO et NICOLE RAMOGNINO

La réception de Maurice Halbwachs peut être observée explicitement à travers les préfaces de ses œuvres¹ et les ouvrages de nouveaux auteurs² qui y renvoient explicitement. Mais on peut également voir cette réception de manière implicite dans des travaux de recherche publiés ou encore dans des programmes de recherche en cours. Notre propos n'est pas de construire un inventaire de ces différentes réceptions, mais de présenter notre réception à partir d'exemples : le premier concerne le domaine de la sociologie urbaine, et il s'agit de l'étude du développement urbain de la ville d'Aix-en-Provence, étude réalisée par Georges Granai et qui a donné lieu à de nombreux rapports de recherche et à une publication ; le second concerne le domaine de la sociologie de la réception littéraire, ceci autour d'une discussion sur la notion de « lecteur virtuel », développée et déclinée de différentes manières depuis sa formulation par Gérard Genette, et d'un programme de recherche en cours sur la réception de la littérature de science-fiction. Ces exemples ont été sélectionnés au nom d'une réception de l'œuvre de Maurice Halbwachs qui se restreint, dès l'abord, à des questions de méthode, alors même, comme nous le pensons, que ces considérations peuvent déplacer, élargir ou gauchir (selon ce qu'en pensera le lecteur) le cadre de la théorie sociologique. Nous ne prétendons pas traiter, en tant que telle, de la mémoire sociale ou de la mémoire collective, ou de tout autre thème ou concept élaborés par l'auteur. Notre contribution à la relecture de M. Halbwachs concerne non pas les questions de problématique ou de théorie, mais la démarche empirique de recherche, en particulier les entrées par lesquelles s'effectue l'observation.

LES MATÉRIALITÉS DU SOCIAL

Les travaux de Maurice Halbwachs nous ont intéressés pour leurs qualités heuristiques du point de vue de l'observation sociologique, et nous les attribuons notamment à leurs entrées méthodiques pour l'approche du social : ce que Paul Sabourin, dans cet ouvrage, appelle les « référents du social » et que nous préférons pour notre part appeler soit les dimensions du

1. J.M. ALEXANDRE (1968), F. DUMONT (1971), J. DUVIGNAUD (1968), A. GIRARD (1970), G. NAMER (1994).

2. C. BAUDELLOT et R. ESTABLET (1994), G. NAMER (1987).

social, soit, le plus souvent, les « matérialités du social » : espace, temps et « information » des faits sociaux, dont la première matérialité observable est le langage.

Ces « référents », dimensions ou « matérialités » relèvent d'une morphologie sociale, si l'on donne à ce terme son sens premier de délimitation de la forme des phénomènes sociaux qui permet et conditionne les opérations de découpage de discontinuités visibles dans la continuité du mouvement de la vie sociale, opérations que le sociologue effectue explicitement ou implicitement pour pouvoir envisager la description du social. Mais pour que ces entrées soient construites sociologiquement, encore faut-il que nous en précisions les critères : en effet, ces matérialités constituent la base de n'importe quel fait humain et appellent l'ensemble des autres disciplines (sciences humaines et sciences sociales) à constituer leur objet à partir d'elles. C'est ainsi que, par exemple, les historiens peuvent s'intéresser à l'ensemble de ces matérialités par l'entrée temporelle, les géographes, par l'entrée spatiale ; l'entrée langagière intéresse à la fois l'anthropologie (culture) et la psychologie. La référence à Maurice Halbwachs, entre autres, peut déjà être convoquée, puisqu'il montre bien dans l'ensemble de son œuvre la nécessité d'observer le social selon le point de vue du groupe social. Le terme de « groupe » ou celui de « milieu social » est constant dans ses ouvrages, comme le soulignent bien C. Baudelot et R. Establet (1994, p. 23) : « *La sociologie part en effet de l'expérience attestée d'"ensembles sociaux réels" (classe ouvrière, milieux urbains, bourgeoisie parisienne, paysans du Languedoc)* », et l'on peut voir, notamment lorsqu'il analyse la mémoire individuelle, à quel point le recours à la notion de groupe social lui apparaît pertinente si l'on veut en rendre compte : « *ces divers modes d'associations des souvenirs résultent des diverses façons dont les hommes peuvent s'associer* » (Halbwachs, 1925, p. 144.)

Mais au-delà de ce qui pourrait être un élément essentiel de la définition de l'objet de la sociologie (qui semble aujourd'hui de plus en plus contestée mais que, pour notre part, nous revendiquons encore sans pour autant tomber dans l'idéalisme du holisme), ce sont ces matérialités — espaces-temps sociaux, et langage — elles-mêmes qui appellent des précisions ; il est clair que leur appréhension doit tenir compte de la « nature » groupale du social. Or sur ce plan, la lecture de l'œuvre de Maurice Halbwachs nous apporte des éléments pertinents, notamment dans *La Morphologie sociale*. Toutes les critiques de la discipline statistique dues à cet auteur et les essais de redéfinition de la morphologie dans un contexte plus sociologique, sont particulièrement éloquentes. Rappelons, par exemple, comment l'auteur décrit le réveil d'un individu et la nécessité de retrouver ses repères spatiaux : *il a « besoin de reprendre pied dans l'espace. L'espace, le monde des corps, est stable [...] Mais c'est dans cette conscience que nous prenons de notre corps, de sa forme, de ce qui l'entoure qu'est la condition de notre équilibre mental [...] De même dans le monde collectif* » (Halbwachs, 1938, p. 185.) Notons que dans ces textes, l'auteur articule toujours les trois matérialités, puisque l'espace-temps ne peut être défini sans la représentation que les acteurs sociaux ont de cet espace-temps : il combine ainsi la matérialité spatio-temporelle à la matérialité langagière, qui reconstruit l'espace physique comme un espace social : « *le langage apparaît comme le lieu où les hommes pensent en commun* ». Et, réciproquement, pour reconstruire les souvenirs, le langage en lui-même reste insuffisant sans la recherche de leur localisation spatio-temporelle. Nous pouvons, en travaillant sur les textes concernant la mémoire (individuelle ou sociale), voir comment on retrouve ainsi le rapport à la dimension temporelle, rapport qui joue le rôle d'information de l'existence sociale des groupes, de leur stabilité ou de leur transformation. En fait, nous voulons dire que Maurice Halbwachs a bien montré, si l'on fait une lecture globale de son œuvre, c'est-à-dire une lecture qui retient à la fois les dimensions morphologiques (au sens technique) et celles concernant la mémoire, comment ces trois matérialités que nous considérons comme des entrées doivent être étroitement combinées pour observer et surtout construire l'objet de la sociologie.

En effet, les espaces-temps ont une pertinence sociologique dans la mesure où l'on prend conscience que ces matérialités appellent, dans les usages qu'en font les acteurs sociaux, leurs « représentations » ou quelque autre concept ou notion utilisé pour nommer la matérialité « information ». Comme l'écrit Paul Sabourin, ici, « *le langage, l'espace et le temps social se trouvent élaborés en conjonction simultanée dans ce rapport aux autres, du fait que les êtres et*

même les choses figurent comme signes ». Et c'est bien dans ce fonctionnement de l'espace-temps social informé par les acteurs sociaux qui interagissent dans l'activité sociale que se noue la spécificité sociologique de ces trois matérialités en regard de leur prise en compte par les autres disciplines des sciences humaines et sociales.

Mais au-delà de ce premier aspect méthodique général que nous voulions présenter d'emblée, parce qu'il est le point de vue à partir duquel nous fondons le reste de notre lecture, les analyses de Maurice Halbwachs nous intéressent aussi par le déplacement qu'il opère, grâce à son travail de description, de la théorie sociale. C. Baudelot et R. Establet (1994) soulignent, pour leur part, un écart par rapport à la théorie durkheimienne du social. Les qualités qui sont en effet reconnues au social se déplacent de la société à l'existence sociale. Les influences durkheimiennes sont ainsi contrebalancées par Bergson, autre maître de l'auteur. Maurice Halbwachs met l'accent sur la souplesse, la mobilité, la spontanéité du vivant, les fluctuations et la complexité du social : sa recherche du détail par le « primat de l'observation » (Baudelot et Establet, 1994), « une statistique de l'hétérogène » (*Ibid.*, p. 61), son intérêt pour les exceptions, et également sa conception même de la régularité, sont autant de points déjà éclairés par C. Baudelot et R. Establet. L'auteur a su s'écarter des observations des économistes, par exemple : « *Un même montant de dépenses consacré à l'alimentation dissimule des paniers très différents : plus de viande, de jambon, de saucisses pour les employés, plus de graisse et de pommes de terre pour les ouvriers. Sous le chiffre, le produit ; sous le produit, la valeur sociale qui lui est accordée et l'usage qui en est fait. Le chiffre ne doit jamais faire écran à la réalité concrète observée* » (Baudelot et Establet, 1994, p. 23-24.) Ces auteurs ajoutent que « *ce sont, pour l'auteur, au contraire les conditions d'existence et de travail, les représentations sociales et la culture qui sont au principe des différences de classe et de genre de vie* », reprenant ainsi, à leur manière, la nécessité de composer des espaces-temps sociaux aux « représentations sociales des groupes » pour construire l'objet social. De même, ils soulignent la critique que fait Maurice Halbwachs du concept d'équilibre, concept emprunté à la théorie économique et qui s'est diffusé en sociologie notamment via les théories durkheimiennes de l'intégration et de la normalité : la régularité observée pourrait être le résultat d'une tension contradictoire et l'équilibre instable : « *Pourquoi concevoir l'espèce comme un type dont les individus ne s'écartent que par accident ? Pourquoi son unité ne résulterait-elle pas d'une dualité de conformation, d'un conflit de deux ou d'un très petit nombre de tendances organiques générales qui, au total, s'équilibreraient ?* » (Cité par Baudelot et Establet, 1994, p. 67.) L'hétérogénéité du social (et notamment à travers l'étude des comportements de consommation des ouvriers) est renvoyée directement aux significations que les acteurs sociaux en donnent : « *En se livrant à une analyse minutieuse des dépenses ouvrières, il cherche, à travers les données quantitatives, des significations sociales qui les débordent largement. Loin d'être pour lui une fin en soi, la statistique des budgets n'est qu'un moyen pour atteindre, à partir des bases objectives, des systèmes de préférences ou de contraintes, dont les racines explicatives plongent dans des régions très profondes des relations entre l'individu et la société [...]* » (Baudelot et Establet, 1994, p. 124.)

C. Baudelot et R. Establet attribuent cette souplesse du social, ces fluctuations, nous l'avons dit, à l'influence bergsonienne. Ce faisant, ils insistent sur l'une des questions que nous voudrions traiter ici, celle du mouvement et des transformations du social, resituant cette question dans la « *tradition de méditation sur les relations entre individu et société* » (*Ibid.*, 1994, p. 29.) Si le mouvement social renvoie très explicitement à l'activité des acteurs sociaux et à la singularité des faits sociaux (notamment dans leur contextualisation sociale et économique), nous nous éloignons de ces auteurs en préférant l'articuler à la solution que propose Halbwachs pour résoudre le rapport individu/société. Si la matérialité temporelle est réintroduite avec la question du changement, elle l'est aussi lorsque les significations des acteurs sociaux sont entendues comme l'effet d'un passé : « *S'expriment en effet dans la structure d'un budget — dans les écarts de consommation de pomme de terre — des modes de vie dont les différences qualitatives renvoient à des conditions de travail, à un passé familial, et plus généralement au rapport que le groupe social entretient avec la société du moment* » (Baudelot et Establet, 1994, p. 124.) Certes, mais nous nous séparons de l'interprétation qu'en donnent ces auteurs. En effet,

C. Baudelot et R. Establet lisent les travaux de M. Halbwachs à partir des conceptualisations de Pierre Bourdieu (capital culturel et habitus), qu'il annoncerait : ce faisant, ils adoptent la solution bourdivine à la question du rapport entre individu et société.

Or nous pensons que l'originalité de Maurice Halbwachs est ailleurs, soit dans la construction d'une conception de la socialisation différente, et notre interprétation se justifie si nous faisons rejaillir les unes sur les autres les études concernant la morphologie sociale et celles portant sur la mémoire sociale. C'est en effet dans les ouvrages sur la mémoire sociale que Maurice Halbwachs contribue à une conceptualisation de la socialisation, dépendant d'une sociologie de la mémoire. Or les mémoires individuelle ou sociale, si l'on suit les descriptions d'Halbwachs, ne peuvent être pensées sous la forme d'un réceptacle passif : les opérations de reconstitution de la mémoire sont des opérations socio-cognitives et socio-symboliques, comme le montre le texte de Paul Sabourin ici même. Dans ce cadre d'une mémoire reconstitutive qui fait appel à une opération de localisation et à une relation aux interactions tant passées que présentes, le rapport entre individu et société exige une théorie de la socialisation qui mette au jour les phénomènes d'appropriation de la mémoire, des savoirs et connaissances : il s'agit non d'inculcation, d'intériorisation ou en quelque sorte de fabrication de normalités sociales, mais du développement d'un rapport entre des normalités et des inventions sociales. Les régularités sociales ne sont pas des faits sociaux substantialisés : ils sont, par nature, relationnels, liés à la répétition/non-répétition opérée par les acteurs sociaux par et dans leurs activités sociales. Ce qui signifie aussi que l'activité sociale se réalise non seulement grâce et par la mémoire sociale, mais surtout par le rapport que les acteurs sociaux entretiennent d'une part à leur mémoire, et d'autre part à leur activité présente. Ce rapport, même s'il permet de prévoir des comportements, reste cependant essentiellement indécidable. C'est du moins ainsi que nous comprenons les propos de l'auteur quand il distingue les sciences naturelles et la sociologie pour mieux définir la morphologie sociale : « *Les termes de formes, de structures nous orientent vers le monde de la vie. Or c'est bien à l'image de la biologie qu'Auguste Comte proposait de diviser la sociologie en une anatomie et une physiologie sociales, étude des organes et étude des fonctions. La morphologie est-elle donc l'étude des organes de la société ? En biologie... Si nous essayons d'introduire la même distinction dans la vie sociale, nous serons bien plus embarrassés. Une constitution, par exemple, détermine quels seront les organes de la vie politique assemblée, cours suprêmes, hauts dignitaires ; elle fixe aussi leurs attributions, leurs pouvoirs, leurs fonctions. Mais tout ce que la société politique a déterminé, elle peut le modifier, qu'il s'agisse du nombre, de la forme, de la disposition des organes ou de l'étendue et de la nature même des fonctions. Comment distinguer et opposer le permanent et le changeant ? Il arrive qu'une fonction soit plus stable et dure plus longtemps qu'un organe, de même que l'inverse.* » (Halbwachs, 1938, p. 166-167.)

Notre réception de l'œuvre de Maurice Halbwachs, nous l'avons vu, portait sur l'apport heuristique des trois entrées matérielles (espace, temps, langage) qui constituent pour nous aujourd'hui des procédures opératoires d'observation des phénomènes sociaux. Nous verrons comment il est possible, en s'inspirant de l'auteur, de comprendre les enjeux sociaux qui se nouent autour du développement urbain, d'une part, et autour de la réception littéraire d'autre part.

MATÉRIALITÉS SPATIALES, REPRÉSENTATIONS SOCIALES ET PRÉDICTION DU DÉVELOPPEMENT URBAIN : L'HISTOIRE D'AIX-EN-PROVENCE

Une partie de l'œuvre de Georges Granai a cerné le domaine de la sociologie urbaine. Notre propos est d'utiliser l'analyse qu'il a effectuée du développement urbain de la ville d'Aix-en-Provence à partir de rapports de recherche, de séminaires de doctorat des années soixante et soixante-dix et du chapitre qu'il a écrit dans un ouvrage collectif et pluridisciplinaire : la dernière partie de l'ouvrage de *l'Histoire d'Aix-en-Provence*, intitulée « Le XX^e siècle.

Permanences et mutations³ ». Le choix de cet exemple est lié aux résultats exemplaires de ces études, en regard de notre questionnement sur Maurice Halbwachs. Si ce dernier n'est pas cité par l'auteur, il est clair pour nous que la référence est présente dans la méthode qui a donné lieu aux résultats. Georges Granai, en effet, à la suite de Maurice Halbwachs, se situait dans une sociologie positive, revendiquant en quelque sorte une observation progressive qui commence par la matérialité la plus objective qui soit, les recensements démographiques, complétés ensuite par une démographie plus économique sur la composition socio-professionnelle de la population, données mises en regard ou en relation avec les représentations sociales que les Aixois, notamment les acteurs politiques, pouvaient avoir du développement urbain.

Du point de vue démographique strict, la ville d'Aix-en-Provence a connu un caractère remarquable en ce sens que, contrairement à l'accroissement démographique national français et régional (et notamment celui de la ville de Marseille) et au développement économique, elle s'enracine proportionnellement dans une grande stabilité jusqu'au début des années 1960, et ceci depuis pratiquement le XVIII^e siècle : Aix était souvent décrite comme une « belle endormie ». Le XIX^e siècle ne semble pas l'avoir affectée à tel point que Georges Granai doit d'entrée de jeu : « *On n'entre pas dans le XX^e siècle comme l'on franchirait le seuil d'une maison nouvelle. Les discontinuités du calendrier sont extérieures à la continuité de la vie et n'ont guère d'effet sur le rythme qui affecte le temps propre de celle-ci. Or le XIX^e siècle, à travers les vicissitudes politiques nationales, le premier essor de l'économie industrielle et enfin l'avènement de la III^e République, semble avoir scellé pour longtemps le sort d'Aix et imprimé à l'existence de l'ancienne capitale de la Provence un temps en quelque sorte "en retard sur lui-même."* » *Serions-nous excessif en prétendant qu'Aix entre — et combien timidement — dans le décor tout instauré du XX^e siècle avec... près d'un demi-siècle de retard ?* » (Granai, 1977, p. 322.)

Nous le voyons, le temps social est défini ici comme un temps localisé, celui de la ville d'Aix, et si l'auteur parle de « retard », ce n'est qu'en ajoutant les guillemets pour énoncer implicitement les représentations sociales, présenter les significations avec lesquelles les groupes sociaux informent le social : il ne s'agit pas d'un constat mais d'un jugement sur le temps de la ville avec lequel les acteurs de la ville vont jouer : un « retard », ce sera pour certains acteurs, une certaine manière de vouloir « faire passer » ce qui est, et pour d'autres, « revendiquer » cette position pour la valoriser à la fois dans les discours et surtout dans les actions d'aménagement urbain. L'inspiration relève bien, nous semble-t-il, des travaux de Maurice Halbwachs, comme nous pouvons encore le voir par l'inauguration démographique du raisonnement :

Quand s'ouvre le XX^e siècle, le dénombrement de 1901 atteste une « population municipale » — celle qui est enracinée dans la ville et le terroir — de 24 861 habitants. On en comptait 23 686 selon le même critère, un siècle plutôt, en 1801 ! À quoi attribuer ces deux siècles de stagnation et de déclin démographiques ? Pour le XVIII^e siècle, — que l'on voudrait si facilement identifier à l'âge d'or — suffit-il d'invoquer les rigueurs hivernales qui frappent les plus démunis, les épidémies, surtout la terrible peste de 1720, enfin les troubles révolutionnaires qui voient émigrer une part de l'aristocratie locale ? Comme le remarque ci-dessus Michel Vovelle, « *le déclin séculaire de la ville n'est pas le fait uniquement de cataclysmes de ce genre, mais la traduction d'un malaise plus profond* ». Ce malaise s'exprime plus nettement encore dans l'immobilité démographique du XIX^e siècle qui contraste si fort avec l'expansion urbaine marseillaise : 102 000 habitants en 1801, près de 200 000 au milieu du siècle, près d'un demi-million en 1901 ! (Granai 1977, pp. 322-323.)

La croissance démographique émergera à la période de l'entre-deux guerres et dans les années cinquante — de 30 000 à 46 000 habitants en 1946 puis à 54 000 en 1954. Cette croissance demeure cependant très lente au départ, plus rapide ensuite, mais, comme le dit l'auteur, elle « *manque de vigueur au moment où commence pour tant de villes françaises (mais non encore*

3. M. BEMOS, N. COULET, C. DOLAN-LEDERC, P. A. FÉVRIER, M. GONTARD, G. GRANAI, B. GRISSOLANGE et M. VOVEUE (1977), pp. 321-369.

en Provence) une véritable explosion démographique ». Comment, pour les acteurs politiques de la ville, interpréter une telle stagnation et comment ne pas prédire une régularité et une stabilité de la population aixoise non seulement du point de vue démographique strict, mais du point de vue d'une démographie économique ? C'est que les chiffres et le recensement des catégories socio-professionnelles du recensement de 1954 restent à peu près constants par rapport aux chiffres des recensements antérieurs et sont interprétés en termes de stabilité, à la fois dans les représentations de la population aixoise (politiques, urbanistes et divers experts) comme dans celles des étrangers à la ville : « *période intermédiaire et incertaine, assurément mal interprétée de l'intérieur et ne laissant prévoir l'événements démographique qui, presque sans transition, suivra* », écrit Georges Granai (1977, p. 323). La population aixoise, en effet, fait un bond considérable en 1962, lequel « *place Aix dans le peloton des villes qui, dans la région et en France, accusent la croissance la plus forte : 72 696 habitants qui sont près de 81 000 en 1967, 115 000 en 1975 ! La variation entre 1954 et 1975 est de l'ordre de 130 %. Quel réveil brutal pour la belle endormie du début du siècle* ». (Granai, 1977, p. 323-324.)

Nous n'entrerons pas dans le détail des trois périodes que l'auteur découpe dans l'histoire de la ville au xx^e siècle. Notre objectif est de montrer, après lui, que 1954 représente une année charnière qu'il était impossible d'analyser comme telle (pour le discours savant) ou de se représenter comme telle (pour le discours profane et politique des Aixois et étrangers qui traversent la ville). De fait, le recensement des catégories socio-professionnelles de la ville correspond à peu de choses près au recensement précédent et n'appelle pas une compréhension des événements urbains qui émergent cependant déjà : les chiffres sont en fait une bonne représentation du passé de la ville d'Aix, et ne rendent pas compte des événements qui s'y produisaient et qui ne pourront être enregistrés qu'au recensement suivant, celui de 1962 :

[...] les premiers étonnés seront les vieux Aixois eux-mêmes, qui se sentiront comme dépossédés d'une image de leur ville qu'ils avaient fini par croire pérenne, dans l'immobilité relative de ce demi-siècle écoulé. Aussi bien tout se passe comme si, pendant la période de 1954 à 1962 une sorte de divorce s'établissait et s'aggravait entre la représentation que les Aixois — et singulièrement les responsables de la gestion municipale — se font de leur ville et la réalité de celle-ci. Lorsque les résultats du recensement de 1954 sont connus, à partir de 1956, s'ils paraissent pour une part confirmer la représentation que les responsables ont de la réalité et du fonctionnement de la ville, ils ne rendent compte, en fait, que d'une réalité déjà révolue et ne peuvent aider à prévoir l'avenir, même immédiat, de la cité ! (Granai, 1977, p. 346.)

Ne nous y trompons pas : il ne s'agit pas de la classique interprétation des représentations sociales comme résistances au changement de la part de groupes sociaux liés à leurs intérêts propres ou à leurs habitudes antérieures. Il s'agit en fait ici d'une dissociation historique et non analytique entre ce que Paul Sabourin, après Maurice Halbwachs, appelle la mémoire de l'expérience et la mémoire dans l'expérience.

Comment, en effet, Georges Granai peut-il expliquer ce brutal changement démographique de la ville et le changement de son fonctionnement social ? Son analyse consiste à nous montrer comment le changement en question est lié à une rupture dans l'espace-temps social de la ville. Alors que la ville continuait à vivre dans un espace-temps social défini par les anciennes relations qu'elle entretenait avec le parlement de Paris alors qu'elle était encore la capitale de la Provence et que l'ensemble du fonctionnement urbain et la répartition par catégories socio-professionnelles manifestaient l'importance de cette relation, un nouvel espace-temps social se constituait de manière visible, cette fois dans son environnement immédiat (l'accroissement démographique et industrielle de Marseille) qui, à terme, redéfinissait les contours de la localisation aixoise et surtout son dynamisme. Le développement économique et industrielle de la région provençale, qui, lui, devient visible dès les années soixante, fera éclater en quelque sorte l'écrin que représente la ville d'Aix. D'où l'importance de la question du découpage du phénomène urbain d'Aix-en-Provence et de la définition des frontières, qui ne sont pas que spatiales mais cette fois aussi temporelles. Pour autant, cela ne suffit pas à

rendre compte de l'explosion démographique qui suivra ni du changement de son fonctionnement social. Si l'on en restait là dans l'analyse, le développement urbain serait le résultat d'un processus économique et industriel qui en quelque sorte produirait des effets mécaniques sur la ville d'Aix.

C'est ici qu'il faut aussi introduire la matérialité de l'information que Georges Granai a nommé, dans son travail, les représentations. En effet, la ville d'Aix-en-Provence ne connaît pas de développement industriel ou économique dans la deuxième période que nous considérons, mais un développement de sa fonction résidentielle qui change totalement le paysage urbain de la ville. Comment comprendre le développement de cette fonction sans tenir compte des choix opérés par les acteurs sociaux pour habiter ou résider dans la ville d'Aix, alors qu'ils travaillaient ailleurs dans la région ? De fait, c'est l'image « Musée » de la ville qui a fait émerger cette demande résidentielle, image qui était celle des Aixois, mais aussi celle des étrangers, comme nous l'avons dit, qui traversaient la ville. Les étrangers — parce que ce ne sont pas les habitants de la région qui se sont implantés à Aix, comme cela se passe dans un mouvement classique — ont choisi la ville pour l'image qu'elle projetait, et les conditions de vie « traditionnelle » et la « qualité bourgeoise » que cette image impliquait. En ce sens, le développement urbain de la ville d'Aix s'est réalisé grâce à une image qui s'est forgée peu à peu à partir de la mémoire de l'expérience et qui s'est constituée comme mémoire dans l'expérience. Pour reprendre Halbwachs, parmi les représentations sociales, certaines tranchent sur toutes les autres dans la mesure où elles sont ou deviennent des représentations « actives ».

Mémoire dans l'expérience, cette image de la ville qui constitue ou informe son développement redevient analytiquement mémoire de l'expérience, lorsque « Aix — musée » est nécessairement détruit par le développement même de ce mouvement résidentiel et que son développement urbain, même s'il reste attaché à cette image de l'expérience, dépend de plus en plus des conséquences indirectes ou directes de ce mouvement : la « ville — musée » fait place à la ville tertiaire, qui correspond aux besoins administratifs de son développement démographique : c'est ce que tous les autres recensements des catégories socio-professionnelles de la population aixoise montrent bien aujourd'hui. Ajoutons que les politiques municipales, depuis huit ans maintenant, tentent de « prévoir » l'avenir urbain de la ville, notamment par les offres qu'elles proposent et les réalisations qui s'effectuent en matière de développement économique lié aux industries de hautes technologies. Nous voudrions préciser que cette analyse exemplaire, quant à notre propos, ajoute les conditions ou les limites de tels développements : la composition d'une population faite de notabilité, liée aux fonctions judiciaires et universitaires de la ville, la proportion réduite des catégories ouvrières (qui étaient essentiellement artisanales) jouent comme conditions possibles de développement dans son orientation significative, en l'occurrence tertiaire jusque dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix.

L'analyse du développement urbain de la ville d'Aix-en-Provence est exemplaire pour notre lecture de Maurice Halbwachs à plusieurs titres : d'abord, elle pose plusieurs questions d'ordre méthodologique. La première porte sur le rapport régularités/ transformations en regard des chiffres et des données statistiques et montre qu'une interprétation ou un commentaire post-calcul statistiques est insuffisant pour construire l'objet social. Et cela a pour conséquence, avant toute interprétation ou explication, la nécessité d'une élaboration d'une description sociologique spécifique, se cumulant certes avec les résultats statistiques obtenus, mais qui ne se confonde pas avec eux. Cette description sociologique — et c'est le deuxième point appelle une interrogation sur les découpages spatio-temporels que l'on fait du phénomène social que l'on veut traiter. En effet, les frontières et les rythmes de la ville d'Aix-en-Provence (la dimension spatiale) ne coïncident pas avec sa matérialité physique (la substance du territoire géographique) et se déclinent différemment selon les significations que les acteurs sociaux investissent dans le rapport à cet espace : si les acteurs sociaux rattachaient Aix à la Provence historique (d'où son appellation Aix-en-Provence), aujourd'hui, le maire de la ville peut la nommer « Aix-en-Europe ». Le troisième point concerne le rôle de la mémoire et des significations des acteurs sociaux dans le développement urbain. Alors que l'image de la

« ville-musée » devient pour tous avec les mutations une mémoire de l'expérience, le développement urbain ne se conçoit que parce qu'elle est une représentation active pour les étrangers qui cherchent à y résider. Si Georges Granai utilise le langage classique du fonctionnalisme en parlant de la fonction résidentielle de la ville d'Aix, il n'en reste pas moins que l'analyse articule constamment la définition de l'espace-temps d'Aix-en-Provence au mouvement résidentiel des acteurs sociaux, lié aux images de la ville. Actuellement ce mouvement résidentiel a entraîné l'accroissement d'une population à haut niveau culturel et scientifique qui trouve à s'employer dans le développement des industries de hautes technologies.

Ainsi, la leçon méthodologique que nous empruntons à Maurice Halbwachs consiste d'une part à commencer l'analyse à partir d'une matérialité, ici l'espace physique urbain, pour en construire la qualité sociologique : pour ce faire, nous sommes contraints de problématiser ce qui est donné physiquement en l'insérant dans les différentes localisations temporelles de cet espace qui transforment cette qualité : Aix-en-Provence n'est pas Aix-en-Europe. Et cette transformation appelle de fait que la mémoire de l'expérience des aixois se constitue en mémoire dans l'expérience, cette dernière informant les activités urbaines des habitants comme des aménageurs ou des politiques.

MATÉRIALITÉ LANGAGIÈRE, INTERACTION ET MÉMOIRE SOCIALE : LA RÉCEPTION LITTÉRAIRE

Si la construction de l'espace physique urbain en espace sociologique peut être facilement convaincante, il n'en est pas de même du deuxième exemple que nous avons choisi pour rendre compte de notre lecture de Maurice Halbwachs. Une observation du social par l'entrée langagière n'a pas bonne presse, ce type de données n'auraient pas de consistance, seraient entachées de stéréotypes, de lieux communs, d'idéologie, etc. Pourtant, c'est le matériau le plus directement observable, ce à quoi dès l'abord on s'affronte quand on veut observer le social : pour observer les choses, les êtres, ne doit-on pas les nommer ? Nous avons fait l'hypothèse que les formes langagières ont une matérialité et, que comme toute matérialité, elle est observable : nous voulons montrer ce qu'une observation qui commence par l'analyse de cette matérialité peut apporter à la sociologie, par exemple dans le domaine de la sociologie de la littérature, et notamment celui de la réception littéraire. Il ne s'agit pas ici de rapporter des résultats précis, mais plutôt de voir comment la lecture de Maurice Halbwachs peut donner lieu à des programmes de recherche⁴. Ce faisant, nous montrerons comment cette perspective permet de donner une réponse à une question épistémique de la critique littéraire, concernant le lecteur inscrit dans l'œuvre.

LE LECTEUR EMPIRIQUE : LES CADRES SOCIAUX DE L'ACTE DE LECTURE

Dans l'ouvrage *Les Cadres sociaux de la mémoire*, (Halbwachs, M., 1925), la mémoire et les souvenirs, qui sont du domaine intime du psychisme individuel, sont éclairés à l'aide du concept opératoire de cadres sociaux. L'auteur se demande en quel sens on peut dire que la mémoire dépend de l'entourage social. S'étonnant que, dans les traités de psychologie de la mémoire de ses contemporains, l'homme y soit considéré comme un être isolé, il fait remarquer que « *c'est dans la société que, normalement, l'homme acquiert ses souvenirs, qu'il se les rappelle, et, comme on dit, qu'il les reconnaît et les localise* » (Halbwachs, 1925, p. VIII.) Nous sommes bien, avec Halbwachs, dans une psychologie sociologique visant une explication du fonctionnement du psychisme qui doit s'articuler à du social. Car si la base physiologique et les propriétés du psychisme constituent bien les conditions de possibilités du fonctionnement mental, elles n'en expliquent pas, pour autant, le fonctionnement lui-même.

4. Plusieurs programmes sont au cours au sein du GRAL (groupe de recherche sur l'art et la littérature) au sein du LAMES — URA n° 1251 (Laboratoire méditerranéen de sociologie) Aix-en-Provence réception de la littérature fantastique, celle de littérature de romans policiers à énigme, celle de la littérature de sciences-fiction, celle de la littérature coloniale et réception de Balzac aujourd'hui.

Si la perception et les souvenirs appellent les cadres sociaux, c'est parce que l'homme utilise le langage pour comprendre :

Nous ne savons pas en quoi consiste le mécanisme cérébral du langage, mais nous sentons, lorsque nous parlons, que nous attribuons aux mots et aux phrases une signification, c'est-à-dire que notre esprit n'est pas vide, et nous sentons, d'autre part, que cette signification est conventionnelle. Nous comprenons les autres, nous savons qu'ils nous comprennent, et c'est d'ailleurs pour cette raison que nous nous comprenons nous-mêmes : le langage consiste donc en une certaine attitude de l'esprit, qui n'est d'ailleurs concevable qu'à l'intérieur d'une société, fictive ou réelle : c'est la fonction collective par excellence de la pensée (Halbwachs, 1925, pp. 92-93.)

Si cette attitude de l'esprit, ces opérations mentales, que permet le langage, constituent la fonction collective par excellence de la pensée, on ne peut les concevoir qu'à l'intérieur de la société, que celle-ci soit fictive ou réelle. Les cadres sociaux qui sont mis à notre disposition dans une société donnée nous servent, en retour, à concevoir cette société et à vivre. Ce peut être la société qui nous entoure et que nous percevons, ou une société fictive, que par exemple une œuvre littéraire nous donne à voir, à travers la matérialité d'un texte.

Pour manifester cette emprise du social sur le fonctionnement langagier, l'exemple donné par Halbwachs de deux lectures d'un même livre effectuées par une même personne mais à deux âges différents est explicite :

Lorsque nous tombe entre les mains un des livres qui firent la joie de notre enfance, et que nous n'avons plus ouvert depuis, ce n'est pas [...] sans l'attente d'un réveil de souvenirs, et d'une sorte de rajeunissement intérieur, que nous en commençons la lecture. [...]. C'est bien parce que nous sentons quel écart subsiste entre le souvenir vague d'aujourd'hui et l'impression de notre enfance qui, nous le savons, a été vive, précise et forte, que nous espérons, en relisant le livre, compléter celui-là, et faire renaître celle-ci. Or, le plus souvent, voici ce qui se passe. Il nous semble lire un livre nouveau, ou tout au moins remanié. Il doit y manquer bien des pages, des développements, ou des détails qui y étaient autrefois, et, en même temps, on doit y avoir ajouté, car notre intérêt se porte où notre réflexion s'exerce sur une quantité d'aspects de l'action et des personnages que, nous le savons bien, nous étions alors incapable d'y remarquer, et, d'autre part, ces histoires nous paraissent moins extraordinaires, plus schématiques et moins vivantes, ces fictions sont dépouillées d'une grande partie de leur prestige ; nous ne comprenons plus comment ni pourquoi elles communiquaient à notre imagination un tel élan. (Halbwachs, 1925, p. 113-114.)

Pour l'auteur, cette différence dans la lecture relève « de nos idées actuelles, en particulier sur la société, mais aussi sur les faits de la nature ». Il cite Anatole France : « *Pour sentir l'esprit d'un temps qui n'est plus, pour se faire contemporain des hommes d'autrefois... la difficulté n'est pas tant dans ce qu'il faut savoir que dans ce qu'il faut ne plus savoir. Si vraiment nous voulons vivre au xv^e siècle, que de choses nous devons oublier : sciences, méthodes, toutes les acquisitions qui font de nous des modernes !* » (Halbwachs, 1925, p. 118.) Et il poursuit :

De même, pour relire un livre dans la même disposition que quand on était enfant, que de choses il faudrait oublier ! L'enfant ne juge pas d'un livre comme d'une œuvre d'art, il ne cherche pas à chaque instant quelles intentions dirigent l'auteur, il ne s'arrête pas aux invraisemblances, il ne se demande pas si tel effet n'est point forcé, tel caractère artificiel, telle réflexion banale et plate. Il n'y cherche pas non plus l'image d'une société : les figures, les actes et les situations des acteurs lui paraissent aussi naturelles que les figures et les actes des arbres et des bêtes, et les situations des pays. Bien plus, il entre sans aucune difficulté dans le dessein de l'auteur, qui n'a choisi ses personnages, et ne les oblige à parler et agir comme ils font, qu'à seule fin d'aider l'enfant à se mettre à leur place ; il suffit qu'ils aient le degré de réalité nécessaire pour que l'imagination du lecteur puisse se poser sur eux. Toute l'expérience sociale et psychologique de l'adulte lui manque. Mais aussi elle ne le gêne point. Elle pèse sur l'adulte au contraire, et, s'il

parvenait à s'en dégager, peut-être l'impression d'autrefois réapparaîtrait-elle dans son intégrité. (Halbwachs, 1925, p. 118-119.)

[L'enfant] ne sait pas encore dans quelles limites les nécessités de la vie sociale enferment l'activité des individus. Les rapports entre l'homme et les choses, qui, pour l'adulte, sont la condition et comme le support des rapports des hommes entre eux, paraissent au contraire à l'enfant posséder leur fin en eux-mêmes » (*ibid.*, p. 127-128.)

Nous le voyons, pour Halbwachs, il n'y a pas de souvenir sans perception. Nous reconstruisons le passé à partir du présent. La perception des choses peut être différente entre un enfant et l'adulte qu'il deviendra plus tard. Halbwachs traite, à travers la mémoire, de la lecture, et il nous semble que son exemple montrait déjà en quoi la lecture est une activité, une reconstruction, une transformation par le lecteur de ce qu'il lit (de ce qu'il perçoit). Ce que nous appelons l'acte de lecture est une collection de moments qui ne se réalisent qu'une fois et dépendent du contexte spatio-temporel. Selon l'unité de temps, de lieu, selon le lecteur, selon son état du moment et sa plus ou moins bonne volonté à jouer le jeu, à accepter discours et récit littéraires, l'acte de lecture se réalise différemment. Le texte n'évoque pas quelque chose de la même manière au lecteur, le sens de l'œuvre ne se concrétise pas à l'identique, le lecteur n'actualise pas et ne s'approprie pas le texte de la même façon, et cela selon la société dans laquelle le lecteur vit et selon la manière dont il la perçoit lui-même, car cette société met à sa disposition les cadres sociaux qui lui sont nécessaires pour qu'il puisse la concevoir et la comprendre.

La réception, une co-construction de l'œuvre

Le lecteur s'approprie le texte, et c'est son rapport au texte qui intéresse l'observateur (Leenhardt, 1988). Il l'assimile pour s'accommoder au monde qui l'entoure (au sens de Piaget, 1976). Il joue le jeu du « faire comme si » l'univers fictif était réel, et le texte lui sert pour comprendre ce qui l'entoure. Aussi, l'interprétation, la coopération interprétative, la construction de sens, l'apport du lecteur sont à chaque acte de lecture renouvelés, en cela que le lecteur utilise les « compétences encyclopédiques » dont il dispose à ce moment-là et qui se fondent sur des données culturelles socialement acceptées (Eco, 1985). L'œuvre d'art, le texte narratif, est alors une pluralité de signifiés qui coexistent dans un seul signifiant, un message fondamentalement ambigu (Eco, 1965) qui nécessite l'interprétation active du lecteur pour être désambiguïsé. Le lecteur participe ainsi à un acte de co-construction de sens qui « *d'une part se sert des matériaux inscrits dans les symboliques sociales et culturelles et d'autre part emploie des opérations logiques de mise en rapport et de mise en perspective des éléments constitutifs du message* » (Lechuga-Panella 1991, p. 1.)

D'une part, la co-construction de sens est, par le biais du livre-objet, une interaction qui se constitue comme activité de coopération entre auteur et lecteur. D'autre part, l'activité coopérative du lecteur peut se différencier en autant de « modalités de lecture, liées à l'histoire et à la mémoire du lecteur. Jacques Leenhardt et Pierre Józsa (1982, p. 35) ont montré en quoi les différentes lectures d'un même texte pouvaient donner lieu à des interprétations différentes. Les lecteurs eux-mêmes, d'une certaine manière, construisent ou re-construisent à leur propre usage le roman lu, de telle sorte que « *ce qu'ils tirent du roman, ce qu'ils en font, ne dépend pas tant du texte du roman que de leurs propres structures psychiques et idéologiques* ». Ces modalités de lecture mettent en jeu le niveau de scolarité, la mobilité sociale, l'âge, en ordre décroissant d'importance, et ce sont des attitudes cognitives, des modalités d'approche du texte ou attitudes intellectuelles qui organisent le rapport au texte⁵. Les mécanismes ou procédures mentales, les opérations cognitives, que ce soient celles d'activation du lexique

5. Depuis les œuvres d'Halbwachs, des progrès ont été accomplis dans l'étude du mécanisme cérébral de la pensée, mais aussi plus spécifiquement de la lecture. Les sciences cognitives regroupent des terrains et des pistes de recherche dont la portée heuristique peut être importante pour les sociologues des représentations sociales, les anthropologues de la culture, et les historiens des mentalités.

mental, de compréhension, d'évocation, d'association, d'identification, mais aussi de substitution, de transformation et de schématisation, interviennent différemment selon les compétences encyclopédiques, langagières ou méta-langagières, selon les bases de connaissances conceptuelles et linguistiques (Fayol, 1992) du lecteur, de celui qui perçoit. Pour autant, le rapport au livre du lecteur ne peut pas ne pas tenir compte de sa matérialité langagière et du rapport à l'auteur que celle-ci institue : « *les diverses opérations cognitives mises en œuvre par le lecteur pour appréhender le sens du texte et opérer une transformation de la méconnaissance en reconnaissance, guidé et orienté en cela par l'auteur, ses procédés narratifs, ainsi que par la structure textuelle génératrice d'orientations de potentialités interprétatives* » (Soldini, 1991, p. 43). La diversité des lectures n'a pas pour seule source la subjectivité de l'acteur, elle vient également de la sélection des éléments du texte qu'il opère. En ce sens, interpréter un texte permet de mieux le comprendre, mais interpréter un texte, ce n'est pas lui donner un sens, « *c'est au contraire apprécier de quel pluriel il est fait* » (Barthes, 1970, p. 11), en venant lui apporter ce que notre être social y trouve.

Si l'on admet ainsi que l'observation de la réception de l'œuvre littéraire croise sa matérialité langagière au rapport que le lecteur entretient avec elle, la nécessité d'une double localisation spatio-temporelle s'impose : celle de la création de l'œuvre et de sa réception, celle de ces réceptions ultérieures et extérieures à l'espace social d'origine. Si l'on veut appliquer ce cadre problématique à la littérature de science-fiction, un problème se pose, soit celui du rapport entre la mémoire et une littérature dont l'une des conventions est justement de faire perdre au lecteur ses repères spatio-temporels.

Mémoire et littérature

Un texte narratif est une fiction, une textualisation de la réalité, de l'irrationnel, du passé, ou des possibles du futur, selon que c'est un roman réaliste, fantastique, historique ou d'anticipation. Selon la logique cognitive, on est en droit d'analyser la fiction sous l'angle de sa validité. En effet, le lecteur, en jouant le jeu du « faire comme si » devant une fiction qu'on lui donne à voir, en acceptant les termes du dialogue, confère à la fiction une vraisemblance. Les situations que rencontrent les personnages nous émeuvent parce que « *nous y participons en projetant un moi fictionnel qui, sans avoir le droit d'intervention, assiste aux événements imaginaires* » (Pavel, 1988, p. 109). Ainsi, la fiction nous donne à voir des « *paysages ontologiques* » qui sont « *“vrais” — dans-le-système* ». Il est clair que nous nous identifions à des situations constituées socialement, car tout texte réfère, c'est-à-dire renvoie, à un monde (préconstruit ou construit par le texte lui-même) posé hors langage (Kerbrat-Orecchioni, 1982.) Nous ne nous identifions pas à des personnages, qui ne sont que de simples pôles relationnels, mais aux situations que nous expérimentons avec eux. Comme le dit bien M. Halbwachs :

[...] dans l'esprit d'un enfant de douze ans s'établit une conception originale des hommes et du monde, qui le prépare à comprendre d'emblée un récit d'aventure ou de voyage bien composé, à s'identifier avec les personnages du livre, à partager tous leurs sentiments, à s'intéresser aussi passionnément qu'eux à leurs entreprises, à envisager les choses, phénomènes naturels, pays, navires, bêtes, arbres, etc., comme si étroitement associées aux voyageurs, à leur activité et à leurs émotions, qu'elles deviennent « quelque chose de l'homme », de même que l'homme n'est jamais représenté que comme une activité tournée vers tel aspect des choses, que comme « l'homme de certaines choses ». [...] « Tout autre est le point de vue de l'adulte ; celui-ci définit chaque espèce d'homme par leur situation dans la société ; il distingue sans doute les diverses catégories d'artisans d'après leur genre d'activité, mais, plus qu'il ne les distingue, il les rapproche et les confond sous l'appellation d'ouvriers. Quant aux choses, tantôt il ne les apprécie qu'en tant qu'elles représentent une richesse : toutes celles que l'homme a pu s'approprier perdent du même coup leur aspect pittoresque pour acquérir les caractères plus ou moins abstraits d'une valeur économique. Tantôt son attention se porte sur leurs caractères purement physiques, c'est-à-dire qu'au-delà de l'utilité qu'elles présentent pour nous, de l'action que nous pouvons exercer sur elles, et des dangers dont elle nous menace, nous nous représentons

ce qui, dans la nature, est étranger à l'homme : vue abstraite encore, et semblable à celle où s'élève la science. Notions économiques et notions scientifiques passent ainsi au premier plan. S'il s'y mêle le sentiment de la beauté des choses, c'est le plus souvent qu'on projette sur la nature des idées et des images qui sont le produit de la vie sociale, et auxquelles l'enfant est, évidemment, tout aussi étranger. (Halbwachs, 1925, pp. 128-129.)

Mémoire et imagination spéculative

Le lecteur d'une fiction adopte l'attitude mentale décrite par Anatole France : « *Nous devons oublier que la terre est ronde et que les étoiles sont des soleils et non des lampes suspendues à une voûte de cristal, oublier le système du monde de Laplace pour ne croire qu'à la science de Saint Thomas, de Dante et de ces cosmographes du Moyen Âge qui nous enseignent la création en sept jours et la fondation des royaumes par les fils de Priam, après la destruction de Troie la Grande.* » (p. 118.) La convention explicite de tout texte narratif est de montrer un univers distancié au lecteur. Pour lire un roman historique, il faudrait désapprendre tout ce qui est censé avoir été acquis par le savoir humain entre la période du récit et celle de l'acte de lecture. Pour lire un roman réaliste, il faudrait désapprendre tout ce qui sépare le lecteur et les personnages : caractéristiques sociales, professionnelles, culturelles, psychologiques... Pour lire un roman fantastique, il faudrait concevoir l'impensable et se représenter l'indicible. Enfin, pour lire un roman d'anticipation, il faudrait désapprendre tout ce que la spéculation rationnelle, présente dans le récit, implique comme différences entre le présent du lecteur et l'univers fictif. Il faudrait oublier l'état de la connaissance dépassé par le texte et comprendre le futur état de la connaissance, fictif. Dans toute littérature, il y a un degré plus ou moins grand d'évasion et de distanciation. Le roman d'anticipation (qu'on l'appelle science-fiction ou fiction spéculative) présente une maîtrise rationnelle de l'imagination. Ainsi, si l'on reconnaît et localise les souvenirs, on peut dire qu'on accepte, ou qu'on accrédite, et qu'on localise, puisqu'elles évoquent tout autant des images, des spéculations. Il faut dire que s'il y a localisation de l'objet imaginé, c'est dans le sens où l'image est la résultante d'une spéculation, d'un raisonnement rationnel qui place, à un moment donné du futur, les conséquences, aussi bien globales que singulières, de cette spéculation.

Comme « c'est possible », on se l'imagine, non pas à tel moment du futur, puisque nous ne pouvons le connaître, mais bien au moment où cela « finira par arriver », si l'on suit la logique de la spéculation, en la resituant avec comme point de départ « notre » passé et « notre » présent. La perception du passé, de la réalité, mais aussi du changement et du possible, donc du futur, procède de la même base physiologique et des mêmes propriétés psychiques, mais le sujet percevant effectue des opérations mentales différenciées, chacune inhérente à des histoires sociales qui lui sont propres, et à la matérialité de ce qu'il perçoit et qui évoque en lui telle opération plutôt que telle autre.. Pour Halbwachs, *la société admet « toutes les idées (même les plus anciennes) pourvu que ce soient des idées, c'est-à-dire qu'elles puissent prendre place dans sa pensée, qu'elles intéressent encore les hommes d'aujourd'hui, qu'ils les comprennent. D'où il résulte que la pensée sociale est essentiellement une mémoire, et que tout son contenu n'est fait que de souvenirs collectifs, mais que ceux-là seuls parmi eux et cela seul de chacun d'eux subsiste qu'à toute époque la société, travaillant sur ses cadres actuels, peut reconstruire »* (Halbwachs, 1925, p. 401.) Dans cette perspective, on peut dire que la société admet toutes les spéculations possibles (même les plus distanciées) si ce sont des idées qui intéressent « déjà » les hommes d'aujourd'hui, et qu'ils comprennent. Il en résulte que la pensée sociale est, tout aussi essentiellement, une imagination, et que son contenu est fait de spéculations collectives.

Ainsi, « *si les idées d'aujourd'hui sont capables de s'opposer aux souvenirs, et de l'emporter sur eux au point de les transformer, c'est qu'elles correspondent à une expérience collective, sinon aussi ancienne, du moins beaucoup plus large, c'est qu'elles sont communes non seulement (comme les traditions) aux membres du groupe considéré, mais aux membres d'autres groupes contemporains. La raison s'oppose à la tradition comme une société plus étendue à une société plus étroite. Au reste, les idées actuelles ne sont vraiment nouvelles que pour les membres du groupe où elles*

pénètrent » (Halbwachs, 1925, pp. 393-394.) Les idées nouvelles circulent, à notre sens, dans toutes les couches de la société, mais de manière différente : pour adapter la tradition à aujourd'hui, pour déceler dans le présent les éléments qui prendront de l'importance, pour préparer demain, voire pour penser déjà comme demain, ou déjà vivre demain (les idées nouvelles apparaissent dans des groupes restreints). Cela ne veut pas dire que les idées nouvelles subsisteront et deviendront les idées de demain. Certaines disparaîtront alors que d'autres se cristalliseront comme idées actuelles, puis comme idées anciennes. Leur importance réside dans la pertinence que leur confère l'individu, dans le discours qu'elles ont sur l'avenir, que ce soit à court terme (discours sur les nouvelles technologies, déjà présentes) ou à long terme (discours sur les possibles évolutions de la société tout entière).

Nous ferons l'hypothèse avec Bachelard (1943, 1948) que « l'imagination est inséparable de l'activité de la conscience ». Il n'y a pas, dit Bachelard, de rupture essentielle entre imaginer et percevoir ; « il y a continuité du perçu et de l'imaginé. Mais l'imagination est encore plus dynamique. Non seulement elle nous permet d'anticiper et de préparer le réalisable, mais en projetant ses fantaisies dans le jeu, la fiction, la rêverie, elle nous aide à distancer, sinon à rompre nos attaches avec le « réel ». Il y a une imagination du réel ; il y a une réalité de l'imaginaire ». Dans cette perspective, qu'en est-il alors de la mémoire ? Selon M. Halbwachs, « *la mémoire se distingue de l'imagination en ce que l'événement est rapporté consciemment au passé et au moi* » (Halbwachs, 1925, p. 9.) Il est vrai que l'imagination rapporte l'événement imaginé de manière plus inconsciente à soi-même, puisqu'on est moins impliqué dans l'événement, mais est-ce vraiment le cas et tout le temps ? Si l'on s'attache à l'imagination rationnelle en tant qu'elle fonctionne sur les « futurs possibles » ou plus précisément les « réels possibles », l'homme individuel isolé imagine ce que peut être la société dans son ensemble aussi bien que dans ses moindres détails. Pour réfléchir sur une société « possible », l'homme, être imaginant aussi bien que percevant, convoque toutes ses connaissances, telles qu'il les a reçues et perçues, c'est-à-dire socialement. À notre sens, les cadres sociaux, qui caractérisent son existence, fournissent à l'homme individuel des cadres pour son imagination. Ainsi, que ce soit une logique de continuité, ou, au contraire, de rupture historique, l'imaginaire se nourrit tout d'abord de ce qui est (la société telle qu'il la perçoit) et de ce que l'on sait (les connaissances, qu'elles soient pratiques, théoriques, scientifiques, techniques, etc., que cette même société lui fournit).

Si la mémoire se nourrit d'images-souvenirs, l'imagination, en situation de lecture pour ce qui nous intéresse, se nourrit de ce que l'on pourrait appeler une dialectique entre les images-souvenirs, constituées dans la société où nous vivons, et les images-questions et images-réponses que fournit un récit littéraire, fictif, qui donne à voir un « réel possible », spéculé et distancié. C'est dans les romans d'anticipation (science-fiction) que cet imaginaire rationnel est le plus exploité. Si la mémoire se rapporte au passé et au moi, l'imagination rationnelle se rapporte au futur et autant au moi qu'au « nous », c'est-à-dire la société humaine dans son ensemble, et, inversement à la mémoire, c'est le rapport au « nous » qui est ici conscient. On imagine, d'abord, à un premier niveau de socialité de l'imagination, pour répondre à ce qui nous entoure : objets innovants, questions des autres, changement social, évolution historique. La fictionnalité, constituée socialement, fournit des cadres sociaux à l'imagination individuelle. L'imaginaire collectif se constitue à partir de ce que la société fournit à l'imagination : fictionnalité mais aussi sciences, innovations et développements techniques, avancées de la connaissance. Ces différents types de connaissance fournissent à l'individu des cadres, constitués eux-mêmes socialement, à l'imagination personnelle. L'individu se nourrit plus ou moins de l'un ou de l'autre, ou de tous, ou de très peu, selon que lui-même a accès à ces différents types de connaissance, accès socialement différencié et pertinent sociologiquement.

Qu'il s'agisse de se remémorer « nos » souvenirs, de se représenter la réalité qui « nous » entoure ou d'imaginer « notre » avenir, il s'agit, à notre sens, d'opérations mentales, et ceci au même titre : elles sont de même nature. Ces opérations mentales demandent la participation constructive de celui qui les opère, participation déterminée par les caractéristiques sociales qui définissent, pour chaque individu, son « encyclopédie », qu'il invoquera pendant un acte de co-construction de sens avec ce qui provoque cette opération mentale. Cette co-construction

permet la transformation de la méconnaissance en reconnaissance. À chaque « paysage ontologique » que nous percevons et que nous transformons, par notre acte de perception ou acte de réception, vient s'imposer la spécificité de la matérialité de ce que nous percevons alors : environnement physique, discours mensonger de la publicité, conversations, objets, textes, fictions, images, sons, etc. Toute lecture, quoique observable dans certaines limites, est et reste imprévisible. Elle exprime le degré d'inventivité que l'homme déploie quand il doit se représenter ce qu'il voit ou ce qu'on lui donne à voir de manière distanciée. L'inventivité humaine s'accommode de tout ce qu'elle assimile. Il est vrai que les hommes se doivent de faire face au monde, qui leur est étranger, faire face également à la matérialité langagière qu'est l'univers fictif proposé par l'auteur.

« *Les historiens des mentalités ont démontré que les sociétés inventent des espaces imaginaires qui laissent leur empreinte à la fois sur la vie sociale et sur les productions culturelles* », écrit Pavel (1988, p. 125). Les membres de la société jugent les textes de fiction en conformité avec les lois de l'imaginaire en vigueur ; réciproquement, la fiction littéraire intervient dans le développement de l'imaginaire social, soit en confirmant l'organisation, soit en contribuant à sa transformation graduelle. Nous percevons ce qui nous entoure, et les opérations mentales que nous effectuons à cette occasion procèdent à la fois d'une même intimité psychique et d'une même orientation des possibilités d'interprétation par des histoires sociales que les opérations mentales que nous effectuons pour nous remémorer « notre » passé ou imaginer « notre » futur, voire pour concevoir « notre » impensable.

Il nous semble nécessaire de prendre en compte les opérations socio-symboliques (cognitives, symboliques, intertextuelles, et interactives) que le lecteur effectue face à la matérialité littéraire comme l'une des dimensions sociales fondamentales de la lecture. Mais cette même dimension ne se constitue que si on la rapporte à la localisation spatio-temporelle du lecteur, aux appartenances sociales et aux groupes sociaux qui le caractérisent ou qu'il se constitue, notamment par son activité de lecture. C'est du moins l'objectif du programme de recherche entrepris sur la réception de la science-fiction.

Le « lecteur virtuel »

Nous aimerions montrer comment l'un des débats de la critique littéraire peut être éclairé si l'on entre dans l'observation du phénomène littéraire par l'entrée matérielle langagière et les problématisations que le chercheur doit en faire. Ce faisant, les conclusions qui en découlent peuvent ouvrir également à la question de l'observation des significations sociales. Il s'agit de la question épistémique que pose le concept proposé par Gérard Genette (1983) de « lecteur virtuel » et de celle du rapport entre analyse immanente (ou interne) et analyse externe des textes.

En quoi ce concept de « lecteur virtuel » a-t-il une pertinence pour le sociologue ? Parler de « lecteur virtuel », c'est-à-dire « du rôle proposé au lecteur réel, et accepté ou non » (Gleize, 1977, p. 68), marque une inscription savante de l'activité de création littéraire dans un processus interactif, et si les littéraires reconnaissent ainsi la nature communicative de cette activité, les sociologues peuvent alors de plein droit considérer la création littéraire comme une activité sociale de part en part. C'est, en effet, admettre que l'œuvre littéraire elle-même peut être questionnée à partir d'un premier rapport social spécifique auteur/lecteur et que l'œuvre — en tant que matérialité langagière et si l'on en reste à l'analyse immanente ou au « niveau neutre » de la description — peut être observée dans ses procédures narratives, descriptives ou discursives pour reconstituer en quelque sorte de l'intérieur le rapport interactif inscrit dans le texte, dans la matérialité langagière. Les recherches sémiotiques d'Umberto Eco constituent l'un des programmes de recherche pertinent sur ce plan, à partir d'une hypothèse sociologique préalable considérant la lecture comme une coopération interprétative. Cependant, la critique littéraire, d'une part, et la sociologie de la réception, d'autre part, ont discuté, à juste titre, sinon de la légitimité de la notion de « lecteur virtuel », de « lecteur impliqué » ou encore de « lecteur modèle » (Eco, 1985) elle-même, du moins de son impertinence quant à l'approche

heuristique de lecteurs réels, empiriques. On reproche en effet à cette notion son caractère abstrait, et certains auteurs ont tenté de la rendre plus concrète en lui insufflant, outre les qualités cognitives qui la caractérisaient déjà, des propriétés renvoyant à l'affect ou à l'inconscient (Picard, 1989).

Une autre critique interne à la discipline littéraire souligne le problème épistémique complexe de la notion de « lecteur virtuel » : construit et observé par et dans la matérialité langagière, le « lecteur virtuel » est souvent pensé comme indépendant du contexte socio-historique de la réception, puisque le « lecteur virtuel » est en quelque sorte inscrit dans l'œuvre. Or celle-ci a pour propriété de durer justement en l'état. Ce serait ainsi postuler une substantialisation ou une naturalisation de l'œuvre (une objectivité du livre) et, dans le même temps, une substantialisation et une naturalisation du rapport auteur-lecteur, une stabilité de la forme de ce rapport. Or l'histoire et la réalité sociale sont des désaveux constants de ces naturalisations. Les interprétations professionnelles changent et il semble même que le jeu du champ littéraire consisterait en un renouvellement continu et incessant des interprétations. Les lectures des acteurs sociaux ordinaires, pourrions-nous dire, sont liées à l'histoire personnelle et sociale des différents lecteurs. Bref, le résultat de l'analyse immanente à la recherche notamment du « lecteur virtuel » ne serait-il qu'une pure fiction, ne serait-il qu'arbitraire ? Cette question est cruciale, puisque la conséquence serait d'étudier la réception littéraire sans observer directement l'œuvre elle-même, sans tenir compte de la matérialité langagière qu'elle représente.

S'il est certain que le lecteur co-construit l'œuvre, il ne le fait pas n'importe comment : l'œuvre joue comme contrainte à partir de laquelle la lecture se construit et se déploie subjectivement. Le paradoxe du « lecteur virtuel » peut se résoudre, nous semble-t-il, à condition d'admettre que sa construction est aussi une réception réelle, celle d'un lecteur professionnel (un critique littéraire) et que ce dernier est bien sûr situé dans un espace-temps social spécifique qui n'est plus celui de la création, de la production ou de la première réception de l'œuvre. Nous inspirant de Maurice Halbwachs, nous localisons le « lecteur virtuel » dans un champ professionnel qui a une histoire, des moyens de production et des référents. Ceux-ci peuvent changer, certes, mais connaissent une certaine stabilité, une consistance. Mais plus que celle-ci, le lecteur professionnel, resitué dans son champ professionnel, se constitue, en tant que tel, dans un rapport différent au texte par rapport aux autres lecteurs. Ce rapport est articulé à la définition de l'œuvre littéraire comme contraintes, celles justement des matérialités et des formes langagières. Et de ce point de vue, la lecture professionnelle consiste sans doute — dans le renouvellement des interprétations — en la découverte de nouvelles contraintes du texte. On peut d'ailleurs se demander si la question du lecteur inscrit dans l'œuvre, celle du « lecteur virtuel », n'émerge pas au sein de la critique littéraire à partir du moment où l'on définit l'œuvre littéraire moins comme l'expression inspirée d'un créateur (même si cette notion peut être retraduite sous la question de la production de la valeur sociale de la littérature) que comme une activité sociale qui se noue autour de l'interaction auteur/lecteur.

D'une façon générale, la matérialité langagière d'une œuvre littéraire appelle de la part du lecteur — et c'est l'une de ses contraintes — des opérations symboliques — cognitives et émotives. Si ces opérations resituent ou relocalisent pour chaque lecteur l'interaction auteur/lecteur, elles exigent, à leur tour, une double opération de mémorisation constitutive de l'acte de lecture : mémoire sociale des éléments sémantiques contenus dans la matérialité langagière de l'œuvre, mémoires de l'histoire individuelle et sociale du lecteur, qui se combinent à une représentation de son présent et de son devenir d'acteur social. Une analyse sociologique de la réception littéraire — si elle veut être positive — ne peut pas se cantonner à l'analyse des acteurs sociaux lecteurs, élaborés à partir de variables objectives qui le situent dans son espace-temps social, mais devrait reconstruire les opérations cognitives, symboliques, intertextuelles et interactives de l'acte de lecture et faire appel au rapport que le lecteur entretient avec la matérialité langagière qu'est l'œuvre. Plus généralement, l'observation des discours ou textes des acteurs sociaux rappelle nécessairement que la matérialité langagière doit être

problématisée à partir de plusieurs relations : la dimension interactionnelle qui localise spatio-temporellement son émission, la mémoire sociale inscrite dans la matérialité langagière elle-même, le rapport que l'acteur entretient avec cette dernière, son présent et son activité.

En conclusion, les leçons de méthode de M. Halbwachs, du moins dans la lecture que nous en faisons, insistent sur la nécessité d'une approche du social par ce qui constitue ses trois entrées ou ses trois dimensions, l'espace, le temps, le langage, qui sont autant de matérialités directement observables. Mais cette observation appelle, pour éviter tout substantialisme ou tout subjectivisme, une problématisation de ces trois dimensions, qui conduisent à une approche relationnelle complexe du social. La description positive des trois matérialités est ainsi articulée à la dimension interactive de l'activité sociale, à l'activité elle-même et à la mémoire constitutive des groupes sociaux et des problématiques de l'existence sociale que ces derniers prennent en charge.

Nicole RAMOGNINO et Frédéric GRAO
Centre des lettres et sciences humaines
Université de Provence — Aix-Marseille I
29, avenue Robert-Schumann
13621 Aix-en-Provence Cedex I, France

RÉSUMÉ

La réception de Maurice Halbwachs peut être explicite dans les publications diverses ou encore dans des programmes de recherche en cours, et implicite dans des travaux de recherche publiés. Notre réception de l'œuvre est d'abord méthodique, alors même, comme nous le pensons, que ces considérations peuvent déplacer, élargir ou gauchir (selon le point de vue) le cadre de la théorie sociale. Les travaux de Maurice Halbwachs nous ont intéressés par leurs entrées méthodiques dans l'appréhension du social, ce que nous appelons les « matérialités du social » : espace, temps et information des faits sociaux dont la matérialité observable est essentiellement le langage. Ces « matérialités » relèvent d'une morphologie sociale, si l'on donne à ce terme son sens premier de délimitation de la forme des phénomènes sociaux qui permet et conditionne les opérations de découpage de discontinuités visibles dans la continuité du mouvement de la vie sociale, opérations que le sociologue effectue explicitement ou implicitement pour pouvoir envisager la description du social. Ces entrées ne sont pas spécifiques à la sociologie et demandent une construction sociologique. À cet égard, M. Halbwachs ouvre la voie en modalisant ces entrées selon le point de vue du groupe social : l'on peut voir, notamment lorsqu'il analyse la mémoire individuelle, à quel point le recours à la notion de groupe social lui apparaît pertinente et, lorsqu'il analyse les statistiques, l'approche relationnelle qu'il en fait. Nous avons voulu montrer la fécondité de cette approche méthodique, notamment en sociologie urbaine à partir de l'entrée spatio-temporelle, et pour ce faire, nous avons utilisé les travaux de G. Granai sur le développement de la ville d'Aix-en-Provence. Pour la troisième entrée que nous présentons, la matérialité langagière, nous avons sélectionné les recherches que nous menons dans le domaine de la sociologie de la réception littéraire, ceci autour d'une discussion sur la notion de « lecteur virtuel », développée et déclinée de différentes manières depuis sa formulation par Gérard Genette, et d'un programme de recherche en cours sur la réception de la littérature de science-fiction.

SUMMARY

Maurice Halbwachs' reception may be explicit in various publications or in research in progress, and implicit in published research. Our reception of his work is first of all methodical, even though, as we believe, these considerations may move, broaden or distort (according to the reader's perspective) the framework of social theory. The work of Maurice Halbwachs caught our attention by its methodical input in apprehending social facts, which we have called instances of "social materiality": space, time, and information on social facts whose observable materiality is essentially language. These instances of "materiality" come under social morphology, insofar as we give to this concept its original meaning of defining the form of social phenomena, which makes possible and conditions the distributing of visible discontinuities over the continuum of movement in social life, an operation that sociologists carry out either explicitly or implicitly in order to make social description possible. This input is not specific to sociology and requires sociological construction. M. Halbwachs opens the way by classifying the input according to the perspective of the social group: in particular when he analyzes individual memory, the extent to which recourse to social groups seems relevant to him can be seen, and when he analyzes statistics, the relational approach he takes to them. We have set out to show the richness of this methodical approach, in particular in urban sociology, using spatial-temporal input. To do this, we have used the work of G. Granai on the development of the city of Aix-en-Provence. For the third type of input that we present, materiality of language, we have selected research that we are carrying out in the area of the sociology of literary reception, centering on the discussion of the notion of "virtual reader", developed and declined in different ways since its formulation by Gérard Genette, and on the research project in progress on the reception of science-fiction literature.

RESUMEN

La recepción de Maurice Halbwachs puede ser explícita en las publicaciones diversas o aún en los programas de investigación en curso, et implícita en los trabajos de investigación publicados. Nuestra recepción de la obra es primeramente metódica, mientras que, como lo pensamos nosotros, esas consideraciones pueden desplazar, ensanchar o deformar (según lo que piense el lector) el marco de la teoría social. Los trabajos de Maurice Halbwachs nos han interesado por sus accesos metódicos en la aprehensión de lo social, lo que nosotros llamamos las « materialidades de lo social » : espacio, tiempo e información de los hechos sociales cuya materialidad observable es esencialmente el lenguaje. Estas « materialidades » dependen de una morfología social, si se le da a ese término su sentido primero de delimitación de la forma de los fenómenos sociales que permite y condiciona las operaciones de recorte de discontinuidades visibles en la continuidad del movimiento de la vida social, operaciones que la sociología efectúa explícitamente o implícitamente para poder considerar la descripción de lo social. Estos accesos no son específicos de la sociología y demandan su construcción sociológica. Maurice Halbwachs abre la vía al modelar esos accesos según el punto de vista del grupo social : se lo puede ver, particularmente cuando él analiza la memoria individual, a que punto el recurso a la noción de grupo social le parece pertinente, y cuando él analiza las estadísticas la perspectiva relacional que él hace de ello. Nosotros hemos querido mostrar la fecundidad de esta perspectiva metódica, particularmente en sociología urbana a partir del acceso espacio-temporal, y para hacerlo, hemos utilizado los trabajos de G. Granai sobre el desarrollo de la ciudad de Aix-en-Provence. Para el tercer acceso que nosotros presentamos, la materialidad que concierne al lenguaje, hemos seleccionado las investigaciones que llevamos a cabo en el dominio de la sociología de la recepción literaria, esto en torno de una discusión sobre la noción de « lector virtual », desarrollada y declinada de maneras diferentes desde su formulación por Gérard Genette y de un programa de investigación en curso sobre la recepción de la literatura de ficción científica.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDRE, J.M. (1968), « Introduction », in Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, PUF.
- BACHELARD, G. (1943), *L'air et les songes*, Paris, Librairie José Corti.
- BACHELARD, G. (1948), *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Librairie José Corti.
- BARTHES, R. (1970), *S/Z*, Paris, Seuil.
- BAUDELOT, C. et R. ESTABLET (1994), *Maurice Halbwachs. Consommation et société*, Paris, PUF, collection Philosophes.
- BEMOS, M., N. COULET, C. DOLAN-LEDERC, P. A. FÉVRIER, M. GONTARD, G. GRANAI, B. GRISSOLANGE et M. VOVEUE (1977), *Histoire d Aix-en-Provence*, Edisud, Aix-en-Provence, pp. 321-369.
- DUMONT, F. (1971), « Préface », in Maurice Halbwachs (éd.), *La topographie légendaire des Évangiles en Terre sainte. Étude de mémoire collective*, Paris, PUF.
- DUVIGNAUD, J. (1968), « Préface », in M. Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, PUF.
- ECO, U. (1965), *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil.
- ECO, U. (1985), *Lector in fabula*, Paris, Grasset.
- FAYOL, M., J. E. GOMBERT, P. LECOCQ, L. SPRENGER-CHAROLLES et D. ZAGER (1992), *Psychologie de la lecture*, Paris, PUF.
- GENETTE, G. (1983), *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil.
- GIRARD, A. (1970), « Présentation », in M. Halbwachs, *La Morphologie sociale*, Paris, PUF.
- HALBWACHS, M. (1952), *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925), Paris, Armand Colin.
- HALBWACHS, M. (1925), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Librairie Feux Alcan.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1982), *Le texte littéraire : non-référence, auto-référence ou référence fictionnelle ?*, Toronto, Texte I Trinity College.
- LECHUGA-PANELLA, M. C. (1991), *La co-constuction de l'affiche par les publicitaires et les publics-cibles : analyse d une représentation efficace*, Marseille, Centre de recherche en écologie sociale, CNRS.
- LEENHARDT, J. (1988), « Les effets esthétiques de l'œuvre littéraire : un problème sociologique », in ouvrage collectif, *Pour une sociologie de la lecture*, Paris, Éditions du cercle de la librairie.
- LEENHARDT, J. et P. JOZSA (1982), *Lire la lecture : essai de sociologie de la lecture*, Paris, Éditions Le Sycomore.
- NAMER, G. (1994), « Postface », in M. Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.
- NAMER, G. (1987), *Mémoire et société*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- PAVEL, T. (1988), *Univers de la fiction*, Paris, Seuil, Coll. Poétique.
- PIAGET, J. (1976) (1945), *La formation du symbole chez l'enfant-imitation jeu, et rêve, image et représentation*, Genève, Delachaux et Niestlé.
- PICARD, M. (1989), *La lecture comme jeu*, Paris, Éditions de Minuit, coll. Critique.
- SOLDINI, F. (1991), *Le procès de lecture des romans policiers à énigmes*, Thèse de doctorat de 3ème. cycle, Université de Provence, Aix-en-Provence.